



Vincent Gracy

## Pêcheur perspicace

*Éloge de la truite* de Denis Rigal  
(Apogée, 2013)

« Si vous prenez une truite trop petite, suivez le conseil d'Hemingway : mouillez votre main avant de la saisir pour ne pas léser le mucus qui la protège, décrochez-la avec précaution et remettez-la à l'eau (ne la jetez pas) avec les égards que sa noblesse mérite. »

L'Éloge est à la mode en librairie. Ce genre antique qu'on aurait pu croire défraîchi s'est mis à reflourir en jeunes titres ces dernières années : *Éloge de la marche*, *Éloge de la faiblesse*, *Éloge de la lenteur*, *Éloge de l'esquive*... On en trouve de toutes les sauces pour à peu près tous les goûts – même si l'on peut noter une propension marquée pour des thématiques prenant à contrepied les impératifs de performance et de rentabilité sous-tendant nos sociétés modernes. À force, d'ailleurs, on pourrait s'agacer, comme d'une recette par trop systématique, de ces Éloges en principe majuscules concoctés à partir de sujets a priori minuscules. Certes Éloge et ironie (*Éloge de la mouche* de Lucien de Samosate vers l'an 150) ou Éloge et paradoxe (le fameux *Éloge de la folie* d'Érasme à la Renaissance) ont toujours fait bon ménage. Mais devant tant de projets comme voués à l'humilité par nature, on en viendrait presque à souhaiter que nos Éloges modernes osent enfin prendre à bras le corps du concept vaste et vrai, de la problématique noble et dure, du style Éloge du spirituel, de l'essentiel, de l'éternité, du savoir, du doute ou de l'humain par exemple... Quelque chose, se dit-on (au moins dans de brefs moments d'égarement), par quoi un peu de hauteur délibérée nous relèverait une époque engoncée dans trop de modestie calculée.

Et puis voilà qu'au beau milieu de ces réflexions chagrines, et comme pour les illustrer, on tombe nez à nez en devanture avec un... *Éloge de la truite* ! Ah non ! il me nargue ou quoi !? s'exclame-t-on d'abord, croyant à une provocation. Mais trop tard. Le vice de curiosité sommeillant en tout lecteur compulsif déjà s'est éveillé, l'attention est déjà captée, la porte du libraire déjà poussée, la main déjà posée sur l'élégant petit objet du délit, format poche, couverture rouge agrémentée d'une vignette reproduisant les quatre espèces de truites reines, la fario, l'argentée, l'arc-en-ciel et la marbrée. On ouvre, on tourne, on se jette sur les premières phrases, celles qui si souvent décident de tout : « J'ai longtemps pensé que si l'on entreprenait d'écrire sur la pêche, il fallait d'abord saluer ces pères fondateurs que sont Izaak Walton et Charles Cotton, son ami et fils adoptif. Je ne le pense plus. Ces parfaits techniciens, tous deux, surtout Walton, s'imaginent et tentent de faire croire que la pêche mène à la vertu par la contemplation tranquille de la divinité. » Toc ! Une étrange petite secousse se produit au cerveau. On a beau ne connaître ni ces Walton & Cotton ni d'ailleurs l'auteur Denis Rigal, on se sent, il faut l'avouer, comme hameçonné. Que si peu de lignes aient suffi à nous entraîner au cœur d'une controverse semble-t-il fondamentale parmi les pêcheurs à la ligne, qu'il soit déjà question de « vertu », de « contemplation » et de « divinité » en si peu de mots

représente un vrai tour de force. Nous qui réclamions de l'ambition et le retour aux « grandes » valeurs, nous voilà servis ! Pour vérifier, on feuillette un peu plus loin au hasard : « ... *la pêche à la truite peut certes faire appel, incidemment, à plusieurs sports (la marche, toujours ; l'escalade, parfois ; et, plus rarement et involontairement, la natation) mais dans son essence, il s'agit d'une quête mystique qui ne peut être décrite qu'en termes de séduction. Si vous doutez, songez aux métaphores de Saint Jean de la Croix : Dieu poursuit l'âme comme le chasseur poursuit le cerf blessé ; ou bien l'âme est une jeune fille qui s'échappe au milieu de la nuit pour rejoindre le Dieu-amant qui l'a séduite...* » Re-toc et re-secousse ! Inutile de pousser la vérification davantage. On est ferré. Que dis-je, ferré ? On est happé et l'on ressort de la librairie avec cet *Éloge de la truite* dans sa musette.



Renseignements pris, Denis Rigal est un poète. Dont on a plutôt honte d'avoir ignoré l'existence jusqu'ici. Il a publié chez les meilleurs éditeurs, Rougerie, Folle avoine, Gallimard ; son recueil *Terrestres* est paru récemment au Bruit du temps. Il a également enseigné la littérature américaine à l'université de Brest et traduit des poètes irlandais (Brian Coffey, Thomas Kilroy, Derek Mahon). Breton d'adoption, il est né en Haute-Loire où a eu lieu son initiation à la truite. Son *Éloge* du reste rapporte pour l'essentiel des histoires pêcheuses d'un canton du sud de l'Auvergne situé au bord de l'idéale Virlange – soit la rivière originelle d'où tout découle : « *Comment, avec un si beau nom, pourrait-elle ne pas avoir sa source en Éden ?... En fait, les rivières sont la féminité même, à tous les âges, à toutes les étapes de leur dévalaison... Elles sont ce qui passe, et se succède, et ne cesse pas ; elles sont l'éternité absorbée en elle-même, et, parce qu'elles sont mouvantes, la seule certitude.* »

Disons-le quand il en est encore temps – c'est-à-dire avant d'avoir abdicqué tout esprit critique : par principe on se méfie – souvent à juste titre – du poète qui s'essaie à la prose (l'inverse est vrai également). La prose a ses raisons que la poésie ne connaît pas (ou très mal). La prose, lâchons cette confiance, est primesaut. Pour qu'elle soit bonne, et tenace, il faut qu'elle semble fluente, et facile. Il faut qu'elle paraisse marcher à l'amble, au hasard et de travers. Mais qu'à la fin, par un miracle mal expliqué, elle atteigne pourtant son but, ayant butiné en chemin ses mille fleurs traversées. Ainsi – et ainsi seulement – elle peut accéder à ce qui dès le début la titillait : à savoir la poésie. « *La truite dont je parle habitait la Virlange, qui coule, à cet endroit-là, sur un fond de granit décomposé : quartz, mica, mais surtout une forte proportion de feldspath qui donne au sable sa blondeur dorée. Ma truite a pris cette couleur-là, mais intensifiée... De cette vive et fugace beauté, l'observateur est le seul garant et il a le devoir d'en prolonger la gloire pour quelque temps encore... Il reste le souvenir d'un éblouissement que les données physiques, une fois connues, ne peuvent ni expliquer ni dissiper, et d'une épiphanie qui ne révèle rien que sa splendide et brève gratuité.* »

Denis Rigal prosateur est un primesautier hors pair. Dans son style d'abord, qui se joue de la forme avec une discrète évidence. Grammaire, lexique, syntaxe, ponctuation, tout est ramassé, tout est convoqué sous le règne unique de la musique et du rythme. Point-virgule ou point d'interrogation, phrase qui s'étrécit ou s'allonge, mot qui claque ou qui mousse, rien d'interdit mais rien de gratuit non plus. L'exigence est qu'il y ait sens, mais d'un sens qui ne peut naître hors du verbe, qui ne soit en premier lieu perceptible à l'oreille enchantée / enchantante du lecteur – même s'il se prolonge ensuite,

nécessairement, dans son entendement. Si bien que tout, à chaque instant, devient possible dans cette langue merveilleuse se donnant pour règle qu'on l'écoute avant de l'entendre.

Mais c'est tout autant dans sa composition que Rigal régale. Avec son *Éloge*, il fait, si l'on veut, œuvre d'essayiste pour rendre hommage à sa salmonidée préférée. Mais sa *Truite en majesté* est tout sauf systémique. Comment l'évoquer, la cerner, la rassembler ? Pour répondre aux éternelles questions de l'apologue, Rigal écarte sans frémir les solutions de l'encyclopédie ou du dictionnaire. Il fait le choix d'un libre abécédaire sans A ni B ni C. Ses entrées sont celles d'une entière vie vouée à taquiner la muse truitière. Les souvenirs remontent, les informations fusent, forment des agrégats ou se dispersent. Personnes qui ont pêché la truite, techniques pour pêcher la truite, lieux où l'on a pêché la truite, recettes par quoi l'on a dégusté la truite, livres où l'on a lu la truite, tableaux où on l'a vue, musiques où on l'a entendue, classifications où on l'a cherchée... Les approches par dizaines se succèdent. À la fin, néanmoins, telle la Rose de Mallarmé « absente de tout bouquet », la *Truite* de Rigal demeure absente de tout cours d'eau : « *La truite est autre et ailleurs ; son repos, c'est l'imminence d'un jaillissement, sa présence, l'imminence de sa disparition ; elle est ce qui n'est plus là, le sens perçu et aussitôt échappé, la suprême vie et beauté soudaine, évanouie mais à jamais présente si vous la cherchiez.* »

Admirons et lisons. La grande poésie fait appât de tout poisson. Que le lecteur musardant qui s'en va pêcher en proses vives et pensées claires n'hésite plus : il lui faut, sur un lit d'herbes odorantes, à toute force coucher cet *Éloge de la truite* dans sa musette.